

Au dépotoir

Jean-Pierre Issenhuth

Volume 35, Number 3 (207), June 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31513ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Issenhuth, J.-P. (1993). Au dépotoir. *Liberté*, 35(3), 88–91.

RÊVERIE

JEAN-PIERRE ISSENHUTH

AU DÉPOTOIR

Ce n'est pas le moindre mystère de l'existence que, parmi les multiples objets, événements ou spectacles proposés à la perception, la plupart, même ceux qui me touchent de près, tombent immédiatement dans l'oubli, et que quelques-uns seulement, anodins à première vue, germent et grandissent contre l'éloignement.

Le dépotoir situé derrière l'usine d'épuration de Laval-Ouest a grandi ainsi. J'y allais souvent dans les années 70. Aujourd'hui, la végétation a reconquis l'endroit. Seuls, ceux qui l'ont fréquenté ces années-là savent qu'il a été un lieu de troc, un marché primitif hanté par des foules de déverseurs et de ramasseurs.

Grand comme la moitié du Carré Saint-Louis, le dépotoir donnait d'un côté sur un bras de la rivière. De l'autre, un petit bois et l'usine le soustrayaient aux regards civilisés. De temps à autre, un employé écumait le bassin d'épuration et jetait mélancoliquement des pelletées de merde par-dessus la clôture. Il se créait ainsi des îlots intouchables dans les matériaux de rebut. En été, l'odeur était souvent épouvantable, mais la saleté des habitués paraissait les protéger, comme si leur propre puanteur avait repoussé l'autre.

Errer là gratuitement, parmi « les dépouilles des vaincus » de la surconsommation, était en soi une promenade philosophique. À un esprit un peu biscornu, les

pelletées mélancoliques lancées du bassin pouvaient rappeler le glas qui sonne dans l'élégie de Gray.

The curfew tolls the knell of parting day...

Un esprit plus pondéré pouvait se voir au milieu des conséquences annoncées par *Les choses* de Perec.

On trouvait au dépotoir des quantités d'objets et de matériaux d'excellente qualité, simplement passés de mode ou remplacés par le progrès. Des fouineurs s'affairaient là-dedans en permanence. À l'occasion, si l'envie lui en prenait, l'un d'eux, sans crier gare, pouvait se changer en oiseau du lac Stymphale et vous arracher un bout de tuyau par la force, mais la plupart étaient paisibles. Avec des airs jouissifs de conspirateurs en pleine fraude, ils fouillaient sans s'occuper des voisins.

Les uns étaient amateurs de tout, heureux du hasard des trouvailles, les autres, professionnels dans un domaine de recherche, ne flânaient jamais. L'habitude ou un don particulier leur indiquaient tout de suite la présence ou l'absence de ce qu'ils cherchaient. Le côté systématique des professionnels, spécialisés dans l'aluminium ou les poignées de portes, avait moins de charme que l'ouverture des amateurs à l'imprévu. Il y avait aussi des timorés, inquiets d'être vus dans les ordures et qui sortaient du dépotoir en cachant tant bien que mal leur butin, comme d'autres quittaient honteux la « commission des liqueurs », leur sac brun sous le manteau. Mais nous étions tous des bousiers et j'aimais la compagnie de ces congénères de toutes sortes occupés à rouler leur boule.

Au delà du petit bois, des assistés sociaux vivaient dans des chalets bricolés. Ils passaient la belle saison au dépotoir, à la recherche de planches et de madriers pour se chauffer l'hiver. Pour ainsi dire à demeure dans les ordures, aux aguets comme des corsaires sur la route des

galions, ils avaient l'œil sur toutes les cargaisons intéressantes qui se présentaient. Tout le monde connaissait l'un d'eux, prénommé Greg — bandeau rouge autour de la tête, toujours prêt à l'abordage avec un piquet de fer en T. Tant que je vivrai, j'attesterai que Greg, le Jean Bart de Laval-Ouest, était un phare, un modèle de joie entreprenante, une lumière inaperçue de la nation.

J'ai retrouvé un peu de l'atmosphère du dépotoir, appelé communément « la dompe », dans les batailles de chiffonniers de Platonov. Sur le chemin étroit et défoncé qui menait au bord de l'eau, le va-et-vient des voitures, des remorques et des camionnettes était si dense par moments dans les deux sens qu'il se produisait des embouteillages de tuyaux et de planches, des accrochages et des altercations à n'en plus finir.

Et tout cela s'est perdu. Le dépotoir a été fermé à la fin des années 70. L'écologisme a eu raison de ce commerce inoffensif. Un peu comme on maquille les morts, on a détourné les immondices vers des endroits inaccessibles. Le dépôt officiel et réglementé qui a remplacé « la dompe » est protégé par une haute clôture et surveillé par des gardes, comme un camp de concentration des choses.

La nature n'est pas puritaine. Elle joue de la décomposition et de la mort comme un enfant inconsciemment avisé. Le dépotoir ne la dérangeait pas. Pour avoir l'idée de lui chercher noise, il fallait une obsession bizarre de la propreté. Depuis la fermeture, je me demande quelle est, dans la préoccupation de l'environnement, la part du véritable intérêt pour la Terre. N'est-ce pas surtout le puritanisme militant qui cherche à faire la propreté par le vide, comme ce voisin qui abattait une douzaine de bouleaux parce que les arbres, en lâchant leurs graines, répandaient des petits « picots » sur son « charneu » ?

Dans les magasins, où tout est disponible au gré du client, chaque chose a un prix, mais rien n'a de valeur. Quand on avait attendu des semaines l'apparition d'un loquet au dépotoir (exactement celui dont on avait besoin), sa valeur était considérable. Voilà, je suppose, une des raisons pour lesquelles tant de gens, sans nécessité, fouinaient derrière l'usine. Maintenant, j'imagine qu'ils vont au Club Price. Quand je passe à côté du bunker du Club, tous les jours, sur l'autoroute Laval, et que je vois le stationnement plein, je pense que c'est l'enfer et que « la dompe », mal gardée par Greg et sa lance rouillée, et même avec le pelletage puant, avait quelque chose de paradisiaque.